

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 15 (1882)

Artikel: Le principe essentiel du protestantisme [suite]

Autor: Nippold, Frédéric

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379299>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE
PRINCIPE ESSENTIEL DU PROTESTANTISME
PAR
FRÉDÉRIC NIPPOLD
professeur à Berne¹.

III

9. Nous n'avons pu exposer qu'à grands traits, dans ce qui précède¹, pour quelles causes et sous quels rapports le principe protestant ne parvint pas, dès le début, à son complet épanouissement dans les Eglises qui en étaient issues. Nous devons nous contenter d'indications plus sommaires encore sur la troisième question qui nous est soumise : *Qu'a-t-on tenté dès lors et que reste-il à faire pour donner à notre principe toute sa valeur et l'amener à produire toutes ses conséquences dans les trois domaines de la doctrine, du culte et de l'organisation de l'Eglise ?*

Qu'a-t-on tenté dès lors ? Pour répondre d'une façon satisfaisante à cette première partie seulement de notre question, il faudrait un coup d'œil approfondi sur tout le développement de la réforme jusqu'à nos jours. Rappelons simplement en quelques mots les grands facteurs historiques qui ont déterminé ce développement.

C'est de l'époque du piétisme que date le commencement visible de la transformation qui s'est opérée au sein du protes-

¹ Voir les livraisons de novembre 1881 et janvier 1882.

tantisme. Cependant il ne faut pas perdre de vue l'influence de certains événements *politico-ecclésiastiques* : savoir, d'une part, la défaite que finirent par essuyer les tendances antiréformatrices incarnées en Louis XIV ; d'autre part le développement progressif de l'Etat moderne sous Guillaume III d'Angleterre, le grand électeur de Brandebourg et même le tsar de Russie Pierre le Grand. On ne peut oublier non plus, en dehors de l'Eglise, cette *influence scientifique* qui fit de la transition du XVII^e au XVIII^e siècle un moment à tous égards si important, et dans lequel le monde des idées, grâce aux sciences naturelles et à la philosophie, se transforme peu à peu tout entier, comme le prouve entre autres le discrédit dans lequel tombèrent les procès de sorcellerie. Enfin il faut mentionner, *au sein de l'Eglise elle-même*, certains mouvements *précurseurs*, à partir de l'ancien anabaptisme jusqu'au puritanisme anglo-néerlandais.

On est loin, généralement, d'apprécier assez les progrès que le piétisme, cette seconde réformation, a fait faire au principe protestant. Il n'est aucun des *pia desideria* qui n'ait sa racine dans les postulats essentiels de la réforme ; ainsi, le désir que du dogme on revienne à la Bible, et celui qu'à la hiérarchie cléricale se substitue le sacerdoce universel des croyants. Mais ce que nous rencontrons avant tout dans les diverses créations de cette époque, si pleine d'aspirations, c'est l'individu religieux se déterminant lui-même, c'est l'individualisme chrétien. Aussi, malgré les plaies dont on sait que souffre l'Eglise, pas trace de lamentations pessimistes sur le mauvais esprit du temps, et surtout pas la moindre idée de soupirer après le pot-au-feu de l'Egypte, c'est-à-dire l'Eglise autoritaire de Rome. Bien au contraire, c'est un esprit vraiment protestant et évangélique qui anime ces créations à tendance pratique des *collegia pietatis*, des *collegia philobiblica*, des hospices en faveur des orphelins et des pauvres, non moins que cette littérature, alors nouvelle, sur la vie de Jésus, ces collections de lettres des réformateurs, les savantes recherches des Seckendorf, des Gottfried Arnold, des Sagittarius, qui ont fait époque dans le champ de l'histoire ecclésiastique ; et c'est encore le même

souffle qui se fait sentir dans la nouvelle musique d'Eglise des Händel et des Bach.

Après la période des débuts de l'Eglise primitive et celle des origines de la Réformation, il n'en est aucune qui produise au même degré, sur quiconque veut bien l'étudier à ses vraies sources, l'impression fortifiante, solennelle, d'une époque progressive. Seulement, cette période du piétisme réel, authentique, plein d'énergie, il faut bien se garder de la confondre avec la caricature à laquelle on donne généralement ce nom. C'est dire que je ne saurais m'approprier davantage l'opinion qui tend à devenir à la mode aujourd'hui dans certains milieux : opinion qui voit dans le piétisme un retour au catholicisme, et qui, partant du point de vue de la confession luthérienne, prétend appliquer aux créations de l'Eglise réformée la mesure de la Formule de concorde. Ce n'est point ici le lieu de m'expliquer plus au long sur ce sujet. Le temps presse ; hâtons-nous de passer du piétisme à ce qu'on a nommé l'époque des lumières.

Dans cette nouvelle période l'œuvre du piétisme n'est que reprise et développée. A partir surtout du milieu du XVIII^e siècle, la longue lutte que s'étaient livrée le papisme et le protestantisme semble définitivement décidée à l'avantage de ce dernier. Ses progrès dès lors viennent compenser les défaites, les pertes qu'il avait essuyées au XVII^e siècle. Bien plus, la pensée inspiratrice de la protestation de Spire est érigée en maxime de gouvernement par Frédéric II : « Dans mes Etats, disait ce prince, chacun doit pouvoir travailler à son salut comme il l'entend. » La tolérance, née sur le sol protestant, devient également la loi fondamentale d'un grand pays catholique, grâce aux nobles efforts d'un Joseph II.

La jeune république américaine, dont le combat pour la liberté forme aussi une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Eglise, devient le théâtre d'un développement religieux indépendant à tous égards. Ajoutez à cela l'essor que prend la littérature nationale de tous les peuples, la littérature allemande surtout, qui, avec les Haller, les Gellert, les Klopstock, s'imprègne d'un esprit religieux et protestant ; les éta-

blissements charitables ouverts aux malheureux : aveugles, sourds-muets, aliénés ; l'impulsion nouvelle donnée aux écoles populaires par des hommes qui, comme autrefois le Seigneur, avaient pitié de la multitude.

Il faut tenir compte de l'ensemble de ces faits pour bien comprendre la transformation qui s'opérait à la même époque dans la théologie. Cette transformation elle-même était accompagnée d'une réforme toute semblable dans la philosophie et l'archéologie, dans la jurisprudence et la médecine ; et, ce qui n'importe pas moins, il se forma, grâce aux sciences de la nature, une manière toute nouvelle de concevoir l'univers. Sans contredit, l'ère de Lessing a entièrement rompu avec l'ergoterie de l'orthodoxisme. Elle s'en est allée, la théologie batailleuse des siècles antérieurs, et de toute part on tend à l'adoucissement des vieilles oppositions confessionnelles. Celui qui n'a jamais étudié cette époque dans les œuvres mêmes qu'elle a produites, peut seul en condamner la théologie, et l'accuser en bloc de rationalisme. Ce n'est pas tout : la formation d'Eglises nouvelles, telles que celles de l'Unité des frères et du méthodisme, témoigne de la force productive non moins que de la marche progressive continue du principe protestant.

Ce serait le moment, si notre sujet n'était pas déjà si extraordinairement vaste, d'exposer plus précisément de quelle manière ont été modifiés alors les deux principes, dits principe formel et principe matériel, dans le vieux moule desquels on voudrait renfermer aujourd'hui encore le protestantisme tout entier. En effet la transformation de ces deux principes est en relation étroite avec celle des rapports existant entre les diverses Eglises. Plus de ces polémiques qu'on rendait à plaisir toujours plus irritantes, comme c'avait été le cas au XVI^e, au XVII^e siècle. On renonçait à imputer sans motif à son adversaire des conséquences que celui-ci était le premier à répudier. Au lieu de cela, on apprenait à connaître et à apprécier les opinions autres que les siennes. La conséquence, c'est qu'on était amené tout naturellement à chercher d'abord la synthèse des deux principes, jusqu'alors opposés, de la tradition et de la Bible. Celle-ci, longtemps isolée de tout le développement au sein

duquel elle avait pris naissance, soumise à la même distinction scolastique entre la substance et l'accident qu'on appliquait, dans le dogme de la transsubstantiation, aux éléments de la cène, la Bible, disons-nous, fut enfin prise pour ce qu'elle est : un document historique de la révélation de Dieu. De même, quant à la doctrine de la justification, on se trouvait placé au fond en présence de la même tâche que l'Eglise du second siècle : apprendre à concilier entre eux le point de vue de Paul et celui de Jacques, comme ayant chacun sa raison d'être. Au lieu de s'en tenir au système de tel ou tel apôtre, on se mit à étudier scientifiquement la vie et la doctrine du Seigneur lui-même.

Inutile d'insister davantage. Des jugements erronés sur une période aussi mal comprise que peu connue n'ont pas lieu de suspendre. Quant à nous, au tableau horripilant que trouve bon de tracer de l'époque des lumières la hiérarchie confessionaliste, aidée par le pouvoir à ressaisir l'empire dans l'Eglise, nous ne songeons pas à opposer un tableau sans ombre aucune : il suffit de laisser parler l'histoire. Cette époque a sans doute ses ombres comme toute autre. Mais si l'on y rencontre chez les masses une indifférence plus manifeste qu'auparavant, elle provient avant tout de causes antérieures, dont plusieurs assez anciennes. Déjà, dans la période de l'orthodoxie querelleuse et persécutrice, nombre d'âmes paisibles avaient été poussées au séparatisme dévot, aux écoles des Schwenkfeld, des Weigel et de leurs nombreux successeurs. La période du piétisme, cela est certain, accuse des tendances séparatistes bien plus marquées encore. La piété conventionnelle, souvent maniérée, qui était alors à la mode, devait amener à son tour une réaction analogue à celle qui s'était produite en Angleterre, lors de la restauration des Stuarts, contre les exagérations des puritains. La philosophie des libres penseurs, enfin, qui recueillirent la succession de Louis XIV, avait rejeté et la forme et le fond de la doctrine ecclésiastique. Sur la question du mal et de son pouvoir dans le monde, ils se berçaient des illusions de Rousseau. L'époque des lumières ne pouvait pas ne pas subir les conséquences de tous ces divers mouvements.

10. Ces ombres, toutefois, n'auraient pu arrêter le développement toujours plus accentué du vrai protestantisme. Si, dans notre siècle, le progrès, au lieu de se poursuivre, a été suivi d'un incontestable recul, la cause en est à un facteur tout autre que ceux que nous venons de mentionner ; facteur dont l'influence a été telle qu'elle nous oblige à modifier la question qui nous est posée et à nous demander, non seulement : Quels ont été les progrès du principe protestant ? mais aussi : En quoi sa marche a-t-elle été rétrogade ? Deux faits, indissolublement unis, expliquent ce recul : la révolution et la réaction. Depuis que le principe révolutionnaire est entré en jeu, le principe réformateur n'a été que trop souvent paralysé par un principe réactionnaire.

Voir dans la révolution l'opposé de la réformation c'est sans contredit se mettre en plein désaccord avec « l'opinion publique, » pour laquelle réformes et révolutions sont choses semblables, ou qui fait même de la révolution le fruit mûr de l'époque dite des lumières. Mais voici précisément l'erreur, c'est que l'on comprend ordinairement sous ce terme de révolution des choses très diverses et n'ayant entre elles que fort peu de rapport ; on appelle de la sorte les luttes d'une nation pour reconquérir son indépendance non moins que les changements apportés aux principes de gouvernement. Or ce sont là des manifestations d'une tout autre espèce que ce terrible fléau de Dieu, issu en France des violences de la contre-réformation, et qui poursuivit l'Eglise et la religion des mêmes fureurs que, jadis, l'inquisition ecclésiastique. Partout où le principe révolutionnaire proprement dit a pu déployer toutes ses conséquences, il a bien moins réformé les abus existants qu'il n'a renversé tout ordre légal. Des révolutions de cette nature, telles que le règne de la Terreur, la Commune de 1871, ou les atrocités des nihilistes en Russie, n'ont jamais amené aucun progrès positif. Tout au contraire, la suite inévitable en est chaque fois un recul. Et peut-il en être autrement ? Quand la conscience est oblitée au point qu'on espère arriver au bien par le mal, l'ordre moral ne tarde jamais à se venger. Si donc les tendances réactionnaires se sont, contre toute attente, renforcées dans les

Eglises des divers pays, c'est en définitive la révolution qu'il faut en accuser. Le mot bien connu du nonce Meglia : « Seule la révolution peut nous venir en aide, » a trouvé tout récemment une nouvelle application dans la dernière encyclique papale, qui cherche à amorcer les gouvernements en agitant devant eux le spectre rouge.

Le flot de la grande révolution française montait encore, que déjà les de Maistre, les Chateaubriand, les de Bonald, dans des livres dont l'influence fut immense, cherchaient à démontrer que l'unique planche de salut pour la société en décomposition consistait à reconnaître l'autorité infaillible du pape. De même en d'autres pays, dans la mesure où on avait eu à souffrir de l'invasion révolutionnaire, la haine du jacobinisme s'exalta jusqu'à la haine de la Réforme, ce mouvement dans lequel on voyait la première cause de l'esprit moderne. Les lettres de Metternich et d'Adam Muller à Gentz, les confessions du comte Frédéric-Léopold Stolberg, la lettre bien connue de Charles-Louis Haller, de Berne, à sa famille, ne sont que des indices isolés, entre beaucoup d'autres, d'un courant d'idées qui a acquis dès lors toujours plus de puissance.

Tandis que le pouvoir de la papauté sur le catholicisme parvenait à un point qu'il avait à peine atteint sous Innocent III, et que des filets habilement tendus lui promettaient de plus riches captures dans la suite, on vit les chefs et les directeurs des Eglises protestantes se brouiller avec le protestantisme lui-même. Des premiers rangs de la société on partit de nouveau en pèlerinage auprès du rocher de Saint-Pierre, dans une proportion inconnue même du XVII^e siècle. Juristes, journalistes, artistes et poètes, ensorcelés par la nuit du moyen âge avec son magique clair de lune, suivirent en foule la même voie. Le nombre des ecclésiastiques anglais qui quittèrent l'Eglise épiscopale pour celle du pape s'éleva à plusieurs centaines. Tant en Suisse qu'en Allemagne, de 1848 à 1870 seulement, environ cinquante théologiens luthériens et calvinistes ont échangé les symboles protestants contre la confession du catholicisme. Nous en avons eu, ces dernières années encore, des exemples retentissants. Et cependant ces pertes numériques

du protestantisme sont peu de chose auprès de la trahison que commet à l'égard du principe protestant le système hiérarchique en vigueur aujourd'hui dans la plupart des Eglises allemandes.

Il est superflu de prouver que l'alliance conclue en Allemagne, sous l'influence du mouvement actuel de réaction, entre ultramontains et conservateurs soi-disant protestants, repose sur un complet reniement de la conscience protestante. Mais qui pourrait s'étonner de pareille alliance? « Les esprits qui se ressemblent se rencontrent sur la terre et sur l'onde. » Toutes les natures à propension cléricale, à qui il importe bien moins de satisfaire aux besoins religieux de la communauté que de remettre celle-ci sous le joug; tous ceux qui veulent dominer et asservir la conscience de leurs semblables, oubliant cette parole : « Qui es-tu pour juger le serviteur d'autrui ? s'il tombe ou demeure debout, c'est pour son maître, » tous ceux-là, quelle que soit la formule confessionnelle qu'ils ont signée, sont prédisposés à être les dociles vassaux du césarisme papal. Spener déjà l'avait clairement reconnu quand il dit prophétiquement que plus le protestantisme emprunte au papisme ses procédés, plus il fait les affaires du pape qui est à Rome.

Que nos cryptopapistes acquiescent seulement à la demande qu'adressait Léon XIII aux derniers pèlerins allemands, celle d'*obtemperare in omnibus*, qu'ils se soumettent à la papauté infaillible dans toutes les questions concernant la foi et les mœurs, le protestantisme ne s'en trouvera que mieux. Les traîtres à leur propre parti ont été de tout temps les pires ennemis. La dispense de prendre part aux exercices religieux publics, que se fit accorder Charles-Louis Haller, déjà nommé, ne s'obtient que trop facilement en faveur de quiconque a le désir de rentrer dans le giron de Rome, surtout en faveur des hommes remplissant une charge de pasteur évangélique. Preuve en soit Starck, le premier prédicateur de la cour de Hesse. N'a-t-on pas vu cet homme, l'auteur du « Banquet de Théodore, » c'est-à-dire du plus astucieux écrit de controverse contre le protestantisme, demeurer pendant de longues années, non pas au XVII^e siècle, mais au XIX^e, à la tête de l'Eglise de

Hesse-Darmstadt où on a pu constater son influence bien long-temps encore après lui ?

Et que penser de M. de Gerlach ? Lui, l'indigne dénonciateur des professeurs de Halle, en 1830, le fameux collaborateur de la *Gazette de la Croix*, dictant en cette qualité, sous Frédéric-Guillaume IV, à toute la politique ecclésiastique prussienne la marche qu'elle avait à suivre, ne s'est-il pas, sur la fin de ses jours, rattaché à la fraction Windthorst ? Que dire aussi quand on voit prendre le même chemin au directeur actuel de l'Eglise du Hanovre, à celui-là même qui déclarait un pasteur badois indigne de servir cette Eglise parce que l'Union, dans le pays de Bade, se refuse à appliquer aux réformés le *reprobant secus docentes* ? Que penser encore de M. le conseiller royal Luthardt, le frère de celui qui a recueilli en Saxe l'héritage de Hoë de Hohenegg, et l'un des chefs du confessionalisme luthérien de Bavière ; lui qui s'est laissé porter à la chambre bavaroise par les ultramontains dans deux arrondissements à la fois ? Et ce ne sont encore là que quelques-uns des faits significatifs qu'une nouvelle édition des *Signes des temps*, de Bunsen, si jamais elle voit le jour, aurait à enregistrer.

Dans le royaume de Saxe, c'est à un comte devenu catholique qu'il appartient de repourvoir toute une série de postes de pasteurs luthériens. Un des derniers synodes a bien tenté de remédier à cet abus par trop manifeste, auquel ne le cède guère, il est vrai, le rôle joué en politique ecclésiastique par beaucoup de « patrons, » demeurés protestants de nom. Ce synode avait proposé que le droit du patronat fût exercé par les membres luthériens de la même famille. Mais, au dernier moment, la résolution fut de nouveau très humblement retirée. Dans le grand-duché de Hesse, les écoles communales de la ville d'Offenbach, soutenues des deniers de tous les contribuables, sont entre les mains d'un prince converti au catholicisme. Les entrées clandestines que les jésuites possèdent à Stuttgart ne sont, depuis longtemps, un secret pour personne. Et quant à la phase actuelle de la politique ecclésiastique berlinoise, elle est éclairée d'un jour suffisant, pour quiconque sait ouvrir les yeux, par les précédents édits du chancelier de l'empire en personne.

Depuis que le concile du Vatican a fait tomber les dernières barrières qui s'opposaient encore à l'absolutisme papal, toutes les impiétés par lesquelles les jésuites ont remplacé la religion du Christ sont proposées au pauvre peuple catholique comme la seule et unique vérité : culte du cœur de Jésus et apparition de madones, stigmates et exorcismes. On a si totalement oublié ce qu'est au fond la foi en cette croix de Christ, dont tous les vrais disciples du Seigneur ont à se charger, qu'aussitôt qu'une épreuve a atteint un adversaire, on ose avec une audace coupable parler d'un jugement de Dieu ! La haine de tous ceux qui suivent Christ au lieu du pape, voilà la preuve essentielle qu'on possède la foi qui sauve. Les femmes de Chevenez n'ont-elles pas été qualifiées d'héroïnes chrétiennes par la presse ultramontaine de tout pays ? Dans le canton de Lucerne, une proclamation électorale que faisait répandre le plus haut fonctionnaire du gouvernement, ne parlait de rien moins que de « la flétrissure imprimée à la communauté de Grosswangen par la misérable secte de vieux catholiques qui s'y trouvaient. » Pie IX, dans un de ses derniers discours, déclarait les écoles protestantes de Rome pires que les lieux de prostitution. Le soi-disant droit divin de la papauté n'en reconnaît absolument aucun à ceux qui ne pensent pas de même : c'est chose plus claire que le jour. Et avec tout cela, nous voyons les gouvernements ecclésiastiques de la plupart des Eglises protestantes de l'Allemagne suivre avec complaisance les ornières romaines. A voir surtout ce qui se passe dans la plus importante des Eglises nationales de ce pays, le vieil esprit protestant semble absolument enchaîné.

Il n'est rien de pire que de fermer les yeux devant des faits pareils. A n'en juger que par les tendances de ses hauts dignitaires ecclésiastiques, le protestantisme serait en pleine décadence. Impossible de ne pas rapprocher sa situation actuelle de ce qu'il était au XVII^e siècle, époque de son plus profond abaissement. Et c'est pourtant alors, c'est du sein de cet abaissement si douloureux, que nous lui avons vu prendre son plus vigoureux essor. Il n'en est pas autrement aujourd'hui ; c'est ce que je voudrais faire voir par quelques indica-

tions, rassemblées à la hâte, et d'ailleurs bien connues de chacun.

Elevons nos regards par delà les formes ecclésiastiques, envisageons dans son ensemble le mouvement des esprits au temps présent, et nous ne serons pas un instant dans le doute de savoir à laquelle appartient l'avenir, de ces deux puissances en lutte et dont l'opposition toujours plus tranchée est au centre de tout le développement ecclésiastique de notre siècle : le papiisme jésuitique avec son armée de vassaux et de satellites, ou le protestantisme, si profondément divisé et plus encore enchaîné. La papauté a cru, il est vrai, pouvoir se permettre de provoquer à un duel à mort jusqu'à la philosophie même qui est à la base de toute science particulière. Elle a osé proclamer *præceptor urbis et orbis* ce Thomas d'Aquin qui le premier étaya l'infaillibilité papale de l'autorité des pères de l'Eglise, dont on lui avait procuré, depuis Rome, des éditions falsifiées. Mais, il me semble qu'on peut être sans inquiétude sur la question de savoir qui, de l'esprit philosophique de saint Thomas ou de celui de Kant, exercera l'hégémonie dans l'avenir. Sans même quitter le terrain ecclésiastique proprement dit, quelle abondance de manifestations n'y voyons-nous pas de la force expansive toujours nouvelle du principe central, du principe essentiel du protestantisme !

Si tel ou tel peut être momentanément ébranlé dans sa foi au principe protestant, en comparant notre état extérieur d'émiettement à la massive unité de notre adversaire, il n'a besoin que d'apprendre à connaître un peu mieux ce dernier pour découvrir, sous cette unité tant vantée, la décomposition et le délabrement le plus fâcheux. Quelqu'un serait-il tenté de refuser au christianisme comme tel toute influence civilisatrice ? qu'il considère les pays où règnent l'islamisme et le bouddhisme, et il apprendra à connaître la position unique du christianisme au milieu des autres religions. Eh bien, de même, celui qui en viendrait à douter de l'avenir du protestantisme changera bientôt d'avis s'il examine de plus près le sud de l'Italie, les provinces basques, ou mieux encore, la république de l'Equateur, l'Etat ultramontain modèle, enfin Rome elle-même. Qu'on fasse,

si l'on veut, abstraction de toute comparaison semblable, le développement en grand du protestantisme, dans notre siècle spécialement, parle assez haut en faveur de la force intérieure de son principe.

Il est un fait qu'on n'a point encore remarqué comme il le mérite, c'est que les hommes qui, en divers pays, sont à la tête du mouvement théologique, Schleiermacher et Rothe, aussi bien que Vinet et Chalmers, que Parker et Kierkegaard, ont tous mis au centre de leurs systèmes l'idée de l'individualité, de la personnalité, de la particularité. Comment oublier ensuite, l'essor extraordinaire qu'a pris en Allemagne la science théologique, et cela chez les catholiques aussi bien que dans l'Eglise évangélique, jusqu'au moment où, de part et d'autre, les tendances réactionnaires, venant paralyser tout le développement qui se produisait au sein des Eglises, firent tomber le fruit alors qu'il était près de la maturité. Et quand l'étude conscientieuse et loyale fut mise à l'interdit en Allemagne, les pays voisins n'en ont que mieux su exploiter cette mine si riche.

De même que dans leur théologie, nulle part il ne manque à la vie ecclésiastique des protestants des symptômes réjouissants et de bon augure. Nous y rangeons, par exemple, la réalisation si ardemment souhaitée de l'union entre la réforme saxonne et la réforme suisse dans ces pays rhénans qui, déjà au XVI^e siècle, en avaient été les promoteurs. Lorsque, comme c'est le cas dans ces contrées, la conscience populaire a depuis longtemps oublié les noms de luthérien et de réformé, pour y substituer celui d'évangélique, par opposition au romanisme, aucun homme sensé ne saurait voir dans ce fait le simple résultat d'un ordre émané du cabinet d'un prince. C'est exactement au même titre que nous mettons au premier rang des défenseurs du véritable esprit protestant ces hommes qui s'élevèrent contre la liturgie militairement imposée à l'Union, comme autrefois les princes, à Spire, protestèrent contre l'empire de la majorité. Les vieux luthériens de Silésie et de Poméranie, la communauté réformée néerlandaise du Wupperthal, peuvent bien identifier, les uns comme les autres, l'essence de la foi chrétienne avec un dogme

qu'il nous est impossible de nous assimiler : cela nous empêchera-t-il de reconnaître en eux de vivants témoins du principe protestant ? Je n'hésite point à en dire autant même de Harms, de Hermannsbourg, et des disciples de Vilmar, dans la Hesse, d'autant plus que, au milieu d'un monde de soi-disant croyants qui n'ont qu'un but : parvenir ! ils ont su donner à leur peuple la preuve que, même en Allemagne, il existe encore des ecclésiastiques, fidèles à la confession, auxquels leur conscience ne permet pas de se soumettre à l'invitation aujourd'hui de nouveau en faveur : « Signez, mon cher monsieur, signez si vous voulez rester dans votre paroisse. » Et pourquoi ne pas rappeler les beaux jours de printemps des Eglises réformées libres ? Si ni celle d'Ecosse ni celle du canton de Vaud n'ont à la longue échappé au danger dont l'ignorance pieuse ne cesse de menacer la libre science, il n'en reste pas moins qu'à l'origine de l'une et de l'autre on sent le souffle généreux de l'esprit protestant primitif.

Nous avons reconnu précédemment, dans nos diverses Eglises protestantes, non pas simplement des personnalités juridiques, mais des individualités morales. C'est précisément pour cela qu'aujourd'hui, moins que jamais, il ne saurait être question de vouloir les faire entrer de force dans tel ou tel moule invariable. Prenons plutôt pour exemple la forme religieuse et morale qu'imprime à la vie nationale un luthéranisme tel que celui des provinces baltiques ou de la Pensylvanie, ou un calvinisme comme celui qui s'affirme dans les conciles généraux de l'Alliance presbytérienne. Partout une ardeur juvénile, une vie débordante, aspirant à un développement toujours nouveau. Ainsi en est-il surtout là où il s'agit d'une lutte pour l'existence, comme chez les Saxons transylvains, en butte de la part des Madgyars à l'humeur destructive des anciens Huns, et en général chez les protestants de l'empire d'Autriche, qui n'ont recommencé à respirer librement que depuis l'époque de Joseph II. Que de traits touchants, mais aussi que de traits nobles et propres à retremper les courages nous sont racontés des petites Eglises dispersées en tout lieu que soutiennent la société de Gustave-Adolphe et celle des protestants disséminés ! Et comment passer

sous silence cette admirable et saisissante résurrection du protestantisme français, que durant tout un siècle le régime bourbonien eut la frivolité de déclarer mort et enterré. Des faits de plus en plus nombreux et tout récents montrent assez la place qu'occupe, dans la France occupée à se régénérer, le protestantisme des deux nuances. Vous rappellerai-je encore l'influence que l'Evangile, dans sa simplicité, acquiert actuellement en Italie, dans cette Italie dont le peuple, au dire du père jésuite Curci, avait jusqu'à nos jours entendu parler de tout plutôt que du Nouveau Testament ? Ferai-je paraître à vos yeux la vieille Eglise des Vaudois, dont le champ de travail ne cesse de s'étendre ? Ou bien la récente Eglise épiscopale américaine laquelle, espérons-le, nous donnera bientôt un évêque de Rome prenant pour base et pour appui l'Evangile ? Vous conduirai-je enfin jusqu'en Espagne pour y constater combien d'âmes ont faim et soif de ce Sauveur humble et doux, dont la lumière a été, plus que partout ailleurs, mise sous le boisseau dans ce pays de l'inquisition et des auto-da-fés ?

Mais non, nous ne mettons pas notre gloire dans les chiffres. Nous ne tirons point vanité, comme le fait l'Eglise des papes, de millions d'adhérents, dont la plupart ont rompu intérieurement avec elle. Nous avons horreur d'une propagande qui tombe sous le coup de cette parole du Maître : « Vous courrez la mer et la terre pour faire un prosélyte, puis vous le rendez digne de la géhenne deux fois plus que vous-mêmes. » Mais les conquêtes spirituelles accomplies par le papisme d'une part, le protestantisme de l'autre, ont-elles changé de caractère depuis le milieu du XVIII^e siècle, alors que, dans la France plus qu'jamais asservie au pape, le matérialisme célébrait ses honteuses orgies, tandis que les frères Wesley, en Angleterre, annonçaient la parole du salut aux derniers des misérables ? Ont-elles varié depuis les années de la Terreur, pendant lesquelles il se commis sur des femmes et des enfants des atrocités à faire frémir les plus cruels sauvages, tandis que, précisément à la même époque, en Angleterre et en Amérique, les sociétés bibliques et de missions commençaient leur œuvre gigantesque ? Les descendants des anciens *pèlerins* de l'Amérique ne sont-ils

plus à cette heure le sel de ces Etats-Unis dont l'énergie va croissant de plus en plus ? Les quakers d'aujourd'hui se sont-ils lassés de s'opposer à l'esclavage tant des blancs que des noirs, et d'envoyer dans les prisons leurs Elisabeth Fry ? La vénérable cité de Boston n'est-elle pas devenue le centre d'une foi strictement monothéiste, qui honore sans doute le Seigneur Jésus-Christ un peu plus que ne le faisaient ceux qui lui ont attribué le nom de *Dieu* à une époque où un empereur mourait en s'écriant : « Malheur à moi, car je deviens dieu ! » à une époque encore où naître sans père était un emblème favori de toutes les mythologies ? Et si l'Allemagne nous offre le spectacle d'un système ecclésiastique extrêmement malade, presque incurable, semble-t-il, dont l'empereur lui-même, au début de son règne, accusa la piété d'hypocrisie et de beau semblant ; bref, d'une Eglise qui en est réduite à voir changer son personnel dirigeant, du moment qu'il s'agit d'un honnête agiotage en matière d'impôts ou de douane : s'ensuit-il que le protestantisme allemand comme tel soit étouffé sous la pression des laquais de la hiérarchie ? Il l'est tout aussi peu que ne l'était le protestantisme français au siècle passé. Non, c'est bien ici le cas d'appliquer la parole pleine de foi des fondateurs de la *Burschenschaft*, de cette société d'étudiants qui fraya la première la voie à l'unité de l'Allemagne, réduite par le congrès de Vienne à n'être plus qu'une notion géographique, et qui fournit à cette cause tant de nobles martyrs : « La maison peut déchoir ; après tout, qu'importe ? L'esprit vit en nous tous. Et notre rempart, c'est Dieu ! »

Apprenons seulement à user d'un seul poids et d'une même mesure, et nous retrouverons le même principe protestant non seulement chez Schleiermacher ou chez Baur, mais chez Beck de Tubingue, et Hofmann d'Erlangen, voire même chez un Rupp ou un Kalthoff ; dans les créations de Kaiserswerth, de Neuendettelsau et de Bad Boll, non moins que dans les institutions charitables sans couleur confessionnelle pour lesquelles la chrétienté actuelle manifeste le plus de sympathie ; dans la poésie religieuse et la littérature populaire du jour, aussi bien que dans le monument de Luther à Worms ou les tableaux de

Hus du peintre Lessing. Surtout n'oublions jamais que notre Seigneur a rendu grâces au Père de ce que les choses cachées aux sages et aux intelligents ont été révélées aux petits enfants, et le secret de notre force nous sera toujours plus clairement dévoilé.

Ce secret, ce n'est pas dans telle ou telle scolastique, même la plus moderne, que nous le découvrirons, mais d'autant plus sûrement auprès de Gertrude, la femme de Léonard, et chez Kaethi la grand'mère¹; non pas en participant à la puissance mondaine des cardinaux de Rome ou d'Avignon, mais dans l'esprit qui animait la « nuée de témoins » des temps anciens. *Luctor et emero!* telle était la devise des Pays-Bas dans leur lutte de quatre-vingts ans pour la liberté. « Ne désespère pas, petit troupeau, » telles furent les dernières paroles de Gustave-Adolphe, et comme son chant du cygne. « La vérité ne peut être tuée, » écrivait sur ses livres l'anabaptiste Balthasar Hubmaier. C'est cette prière sur les lèvres : « Jésus, Fils du Dieu éternel, aie pitié de moi ! » que Servet entra dans la paix de son Maître. Ce n'est pas sans dessein que j'ai réservé pour la fin les noms si décriés de ces hérétiques, c'est pour bien faire voir que le nerf même du protestantisme et la plus solide garantie de son avenir, c'est le courage qu'on a de sa conviction, courage que ne peuvent effrayer les accusations d'incrédulité lancées ça et là contre la foi dont on fait preuve. Quant à celui qui est assez lâche pour faire dépendre sa foi de pareils jugements, où se fixera-t-il, si le calviniste appelle le zwinglien un incrédule, si le luthérien lance la même accusation au calviniste, et le partisan du pape au luthérien ? Bien au contraire, la foi de Jésus, que Tobias Beck, dans son dernier écrit, posait, en face de toute soi-disant foi en Jésus, comme le seul vrai critère du chrétien, implique en toute première ligne une inébranlable fidélité à sa conviction.

11. Arrêtons-nous ici. Aussi bien nos réponses aux deux questions qui nous étaient posées : « Qu'a-t-on fait depuis la Réformation ? et que reste-t-il à faire ? » se sont-elles déjà entremêlées. Au fond, pour répondre à la première, il suffisait de

¹ Récits populaires de Pestalozzi et de Jérémias Gotthelf (Bitzius).

dire : La puissance de l'homme et sa sagesse ont fait peu de chose, l'Esprit de Dieu beaucoup. Lui qui ne brise pas le roseau froissé et n'éteint pas le lumignon qui fume encore, n'a cessé de réveiller à nouveau la foi personnelle, qui constitue le principe essentiel du protestantisme. Et de même, sur le second point, tout ce que nous pouvons dire est ceci : Le peu qu'il nous est, quant à nous, possible de faire, c'est que chacun s'efforce de remplir son devoir à la place que lui a assignée cette Providence de Dieu, à laquelle notre réformateur de Zurich rendit jusqu'à la mort un si joyeux et courageux témoignage ; c'est encore que nos Eglises ne cherchent pas leur but en elles-mêmes, mais se souviennent de ce mot de Jésus : « Vous savez que les princes des nations les maîtrisent et que les grands les dominent. Il n'en sera point ainsi parmi vous ; mais que celui qui aspire à être grand parmi vous soit votre serviteur, et que celui qui veut être le premier parmi vous soit votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir. »

En toutes choses il est absurde d'être à cheval sur un principe, de vouloir pousser un principe à outrance. Fatalement, cela tourne à mal. Ici, ce serait pire que partout ailleurs. L'application complète et conséquente du principe protestant ne dépend ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Il suffit que nous tenions les yeux fixés sur le royaume de Dieu tel que nous le dépeint l'Evangile, quand il fait du monde visible tout entier le type de l'invisible ; fixés aussi sur le renouvellement de l'Evangile aux jours de la Réformation, pour que jamais la base positive sur laquelle repose notre protestantisme ne vienne à lui faire défaut. Ce que nous disons-là, nous le disons spécialement en vue des tendances qui nous divisent, tendances qui chez nous ont appris à se regarder en face au grand jour, tandis qu'elles existaient, à vrai dire, déjà auparavant sous une forme ou sous une autre, et qu'ailleurs une malheureuse camisole de force les empêche seule de se déployer et de mettre leur vitalité au service de l'ensemble.

Quelque peu récréatifs que soient en tout temps les débats

théologiques, et quelque mince qu'en soit le profit (est-il une seule dispute de religion où les deux partis adverses ne se soient pas attribué la victoire ?) une chose est sûre, c'est que les luttes par où ont passé nos Eglises ne sont point provenues de l'arbitraire des hommes, mais étaient imposées sans rémission par les circonstances et les besoins du temps. Et quand même ces luttes n'ont été exemptes ni de passion ni de calculs humains, n'est-ce pas beaucoup cependant que, à l'heure actuelle déjà, il ait pu en être rendu compte d'une manière si calme, si objective dans le récit historique qu'en a fait récemment M. Finsler, récit complété par la notice statistique de M. Georges Langhans¹? Sur le terrain désormais assuré de l'égalité des droits de nos diverses théologies, les partis adverses précédemment réputés inconciliaires se sont donné la main en vue de l'œuvre pratique commune. Ils ont commencé chacun à reconnaître la part de travail qui leur incombait. Me sera-t-il permis d'indiquer comment cette tâche de chacune des trois tendances se présente comme idéal pour l'avenir ?

La tâche que par testament Henri Lang a léguée à notre gauche, c'est de mettre le trésor inaliénable des idées religieuses et chrétiennes à l'abri précisément des orages dont il est menacé du côté de la gauche. De même que ce théologien, avant de mourir, a encore remis à leur place Strauss et Hartmann, parce qu'il avait bien compris que ce serait folie que de rêver en pareil cas de je ne sais quelle communauté d'esprit, ce sont aussi ses héritiers spirituels qui, les premiers, ont démasqué le mépris du matérialiste Hellwald pour la Réformation, la haine du naturaliste Zola contre le spiritualisme protestant, montrant qu'ici de même il y a opposition irréconciliable.

Une position toute semblable revient, me semble-t-il, à notre droite, mais dans le sens opposé. Là aussi nous constatons, chez tous ceux dont la conscience protestante est restée

¹ Finsler, antistès à Zurich : *Geschichte der theol.-kirchl. Entwicklung in der deutsch-reformirten Schweiz seit den dreissiger Jahren*, 1881. (Voir *Rivue de théol. et de phil.* de mai 1881.) — G. Langhans, pasteur dans le canton de Berne : *Der gegenwärtige Stand der kirchlichen Parteien in der Schweiz*, dans les numéros 29-32 du *Volksblatt für die ref. Kirche der Schweiz* de 1881.

vivace sous la forme antique et traditionnelle de la foi, une opposition toujours plus nette, plus accentuée contre les porte-queue des jésuites. Trop longtemps le parti dont nous parlons a subi la fatalité, même dans nos Eglises, d'être mené par des hommes qui partageaient au plus haut degré les inclinations des Charles-Louis Haller et des Hurter; des hommes qui ne savaient protester que contre les créations et les idées de notre temps qui renversaient les vieilles prérogatives; qui, tout en s'emparant du pouvoir dans nos Eglises en vue de parvenir à leurs fins politiques, commençaient toujours, dès qu'une question importante était posée, par s'informer de ce qu'en pensaient les partisans de la papauté, pour régler là-dessus leur propre attitude. Et pourtant la tendance conservatrice au milieu de nous est appelée, — ce devrait être plus qu'un beau rêve, — à protéger notre sanctuaire, à nous protestants, contre les dangers que nous fera courir, ainsi qu'à nos enfants dans l'avenir, un papisme dont le pouvoir ne fait que s'accroître. S'opposer la Bible à la main à l'ennemi le plus acharné de la dissémination des Saintes-Ecritures; sauvegarder la vraie conception biblique de la lutte entre le royaume de Dieu et l'empire du monde, lutte qui, bien loin de finir, ne cesse de grandir en acharnement; entretenir aussi au milieu de notre génération cette merveilleuse intuition des apôtres touchant l'invasion de l'esprit antichrétien au sein même de l'Eglise: quelle belle tâche que celle qu'un Napoléon Roussel a léguée aux partisans de ses anciennes vues dogmatiques!

Nous venons d'assigner à notre droite et à notre gauche leur champ d'activité, dans lequel elles peuvent travailler pour le bien de tous: où est alors celui du tiers parti, de ce parti si conspué, et encore plus tourné en ridicule, de ce parti qui en Allemagne, sous le nom de « théologie de conciliation, » semblait, aux jours de la restauration cryptopapale, près de succomber à sa propre faiblesse, peu compatible avec l'esprit protestant? Mais eut-on jamais plus qu'aujourd'hui besoin d'une tendance vraiment irénique? D'année en année le protestantisme français, si vaillant au dehors, ressent d'une manière plus douloureuse tout ce qui lui manque à l'intérieur, par le

fait que la droite et la gauche se séparent d'une façon si tranchée, sans que personne soit là pour servir de trait d'union. Dans la crise si âpre que traverse actuellement l'Eglise nationale de Prusse, au milieu de la lutte engagée entre la conscience populaire et une théologie de courtisans, sous la pression même du terrorisme exercé par cette dernière, un nouveau tiers parti s'est levé, courageuse phalange qu'on voit combattre au premier rang pour conserver l'héritage de Spire. Et qui donc oserait encore reprocher aux partisans de la conciliation qui sont parmi nous de vouloir passer à côté des questions de principes ou d'en émousser prudemment les angles, quand l'école de notre professeur Immer de Berne s'est mise avec entrain et vigueur à aborder les problèmes les plus ardus qui se posent à la théologie de l'avenir ?

Qu'ils soient donc tous les bienvenus dans nos Eglises, comme en général tous ceux qui ont reconnu dans l'Evangile de Jésus-Christ le salut de l'humanité et reconnaissent de bon cœur à autrui les mêmes droits qu'à eux-mêmes ; tous ceux qui ne cessent d'avoir présente à l'esprit cette strophe de Geibel : « Voulez-vous ramener dans le giron de l'Eglise — ceux qui se sont dispersés au loin ? — agrandissez, élargissez les portes, — au lieu de les barricader de vos propres mains. » Ou bien ce mot de l'apôtre : « Que chacun de vous mette au service des autres le don qu'il a reçu, comme de bons dispensateurs des grâces variées de Dieu, » ne s'appliquerait-il pas précisément aux dons et aux charismes de nos tendances diverses, lesquelles ont besoin, pour se compléter, les unes des autres, et qui, séparées, ressemblent au faible jonc arraché au faisceau ? Ne serions-nous pas appelés, à cet égard aussi, à regarder par humilité nos frères comme plus excellents que nous-mêmes ?

Mais précisément parce que nous considérons ces tendances théologiques comme jouissant dans notre Eglise des mêmes droits, et leur action commune pour le bien de la même Eglise comme la première condition de son avenir, on nous permettra de leur adresser à toutes, en terminant, un avertissement et une prière venant d'un cœur protestant. Notre aver-

tissement sera celui-ci : Qu'elles se gardent de cette intolérance, la pire de toutes, qui ne peut se mettre dans l'esprit qu'un homme intelligent et sincère ait une autre opinion que celle à laquelle on est parvenu soi-même. Et voici notre prière : Qu'elles n'élèvent pas la partie plus haut que le tout et ne laissent point la tendance théologique dégénérer en faction politique. Si notre Eglise n'était plus que le vivier où chaque parti vient tendre ses filets ; si, au moment de choisir un pasteur, on demandait, non pas : De quoi la paroisse a-t-elle besoin ? (grâce à Dieu nos paroisses sont prodigieusement indifférentes aux querelles théologiques), mais : Notre parti gagne-t-il ou perd-il un avant-poste en pays ennemi ? — alors on verrait se confirmer une fois de plus ce mot éternellement vrai de Rothe : « Veut-on perdre une bonne cause, il n'est besoin que d'en faire une question de parti. » Mais surtout, si orthodoxes, si libéraux, ou si fins politiques que nous puissions nous croire, nous serions alors abandonnés de l'esprit qui a donné naissance au protestantisme ; car cet esprit, s'il nous garantit le droit d'avoir nos vues, ne garantit pas moins à nos semblables celui d'avoir les leurs. Heureusement, à voir les signes des temps, c'est le contraire qui paraît devoir arriver. Il peut sans doute exister encore dans tous les camps de ces théologiens batailleurs qui ne parviennent pas à comprendre et à reconnaître les droits d'autrui, — la jeune génération, et cela dans tous les camps, poursuit un plus noble idéal. A Berne, nos jeunes pasteurs ont pris les devants : au lieu de s'en aller chacun de son côté, ils ont constitué une association qui les réunit tous. Les étudiants à leur tour ont fondé une société de théologie dont voici le résultat : c'est que tous ses membres ont exprimé le désir qu'en aucun temps l'une quelconque de nos tendances ne vienne à faire défaut.

12. Après ces indications sur la tâche que doivent se proposer nos divers partis, il nous resterait à éclaircir une dernière partie de notre troisième question : il s'agirait de déduire, de tout ce qui précède, les conséquences relatives à la doctrine, au culte et à la constitution de nos Eglises. Ici pourtant je dois poser les armes, ne voulant pas abuser plus long-

temps de votre attention. Non qu'il ne vaille la peine d'en venir à l'application des principes établis ci-dessus. Ce sujet au contraire m'a plus préoccupé et plus intéressé que tout le reste. C'est un volume entier qu'on pourrait aisément écrire sur ce point spécial, en partant des prémisses que nous venons de poser, et c'est précisément pourquoi je m'arrête, ne pouvant renfermer un torrent dans un gobelet. Les pensées, en effet, débordent en foule de la source inspiratrice. Je ne puis que remercier le comité d'avoir mis sous nos yeux cette tâche, dont on s'occupera, je l'espère, dans plus d'une de nos réunions subséquentes. Je vous soumettrai volontiers le résultat de mes recherches sur ce point. Mais laissons cela pour le moment, ainsi que le compte rendu des rapports présentés dans les sections cantonales. Tout se résume au fond dans ce seul point : Il faut que nos Eglises, comme chacun de nous, ne cessent de grandir, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la stature parfaite de Christ. C'est aux sociétés, aussi bien qu'aux individus, que s'adresse l'exhortation que le drame de Schiller a empruntée au récit du premier combat des Suisses pour la liberté : « Regarde en avant, Werner, et non derrière toi. » Mais plutôt répétons avec l'apôtre : « Je laisse ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant, je cours vers le but qui m'est proposé. Ce n'est pas que j'aie déjà remporté le prix, ou que je sois déjà parvenu à la perfection ; mais je le poursuis, tâchant de le saisir, puisque j'ai été moi-même saisi par Jésus-Christ. »

THÈSES

I

1. Pour répondre à la question de savoir quel est le principe essentiel commun à tout le protestantisme, il faut renoncer dès l'abord à ramener à un type unique la grande diversité des formes et dénominations protestantes. Toutes les tentatives qu'on pourrait faire en vue de les réunir sous une même autorité extérieure se heurtent à d'irréductibles contradictions.

2. Le principe du protestantisme ne peut pas se déduire non plus de l'opposition au catholicisme, attendu que l'âge même de la Réforme ignorait absolument cette opposition-là. D'autant plus complète, en revanche, est l'opposition entre le protestantisme et le papisme, ainsi que toutes les tendances qui sont les vassales de ce dernier.

3. Les symboles des Eglises protestantes, séparées les unes des autres au point de vue constitutionnel et dogmatique, ne doivent pas davantage être considérés comme une source de première main d'où l'on puisse faire dériver le principe du protestantisme. L'essence de la Réformation comme telle ne se révèle que dans les plus anciens témoignages qui nous restent du mouvement religieux primitif, antérieur aux divisions survenues dans la suite.

4. Le principe unique du protestantisme, le sol nourricier d'où sont issues toutes les Eglises si diverses de la Réforme, n'est autre que le principe qui s'est formulé dans la protestation de Spire, savoir le droit qu'a l'individu religieux de se déterminer lui-même. Cet individualisme chrétien est entré pour un certain temps en collision avec l'universalisme chrétien (ou catholicisme idéal). L'un et l'autre, cependant, ont leur racine dans le même Evangile du règne de Dieu et sont destinés à se compléter réciproquement.

II

5. Toute appréciation vraiment historique du développement des Eglises protestantes doit partir de l'action religieuse et morale exercée par elles sur la vie des peuples, en comparant les pays où elles sont établies avec ceux qui sont soumis au pouvoir de la papauté. D'autre part, il faut qu'elle sache reconnaître dans les différentes Eglises ou dénominations autant d'individualités distinctes ayant chacune son idéal particulier, et dans ce qu'on appelle leurs principes formel et matériel des vérités permanentes revêtues d'une forme temporaire. Cette forme temporaire est chaque fois en rapport étroit avec le niveau de la culture générale, telle qu'elle se manifeste dans le

domaine politique et social, dans la science et les arts, par les préjugés et superstitions populaires et la jurisprudence.

6. La principale raison pour laquelle le principe protestant n'a reçu dans aucune des Eglises nouvellement formées une application immédiate et conséquente, doit se chercher dans le fait qu'une partie seulement du mouvement général de la Réforme a pu trouver place dans les dites Eglises. En particulier, l'expulsion du baptisme et de l'unitarisme, bien qu'elle s'explique par les circonstances de l'époque, a porté un coup funeste au principe fondamental du protestantisme.

7. Une seconde cause, consécutive à la première, de la constitution défectueuse des nouvelles Eglises, consiste dans le renouvellement du byzantinisme (imposé, il est vrai, par les nécessités politiques) et dans la manière dont, en conséquence, on abusa des Eglises dans des intérêts étrangers à la religion.

8. Par cet état de choses constitutionnel, d'où naquit un nouveau droit ecclésiastique, s'explique aussi l'évolution dogmatique, qui se caractérise essentiellement par la séparation et l'isolement croissants des différentes Eglises et par la suppression de la tendance irénique au sein de chacune d'elles en particulier.

III

9. Le principe protestant a été arraché de la torpeur de l'orthodoxisme par la seconde réformation du piétisme. Les impulsions émanées du piétisme ont été recueillies et développées par l'époque dite des lumières. A l'élan vigoureux que prend durant cette période le protestantisme dans son ensemble, correspond le renouvellement de sa théologie, principalement en ce qui concerne les principes formel et matériel.

10. Ce puissant progrès du protestantisme dans le cours du XVIII^e siècle est suivi d'un recul par le fait de la Révolution, engendrée en France par la contre-réformation. Cette réaction a profité en première ligne à la papauté, mais elle ne devait pas tarder, par contre-coup, à paralyser le principe protestant au sein des Eglises protestantes elles-mêmes. Nonobstant cet enchaînement du principe protestant, tel qu'il se manifeste

surtout dans la situation anormale qui est faite aujourd’hui à la plupart des Eglises d’Allemagne, ce principe n’en a pas moins produit dans notre siècle des fruits importants, et, en dépit de la puissance encore croissante du principe contraire, celui du papisme, il ne s’en montrera pas moins, en définitive, toujours supérieur à son rival.

11. L’avenir des Eglises protestantes dépend de la fidélité à leur principe. Cette fidélité, la gauche ecclésiastique doit en faire preuve en défendant l’Evangile contre le matérialisme et le naturalisme ; la droite, en repoussant le papisme et le cryptopapisme ; le centre, en abordant de front les questions de principe qui se poseront à l’avenir.

12. L’application du principe fondamental du protestantisme aux domaines spéciaux de la doctrine, du culte et de la constitution, exige une étude spéciale. Sur le terrain de l’individualisme chrétien, la doctrine ne devra chercher que dans le seul Evangile du Seigneur le fondement sur lequel se sont élevés les systèmes dogmatiques des différentes Eglises, comme déjà auparavant ceux des différents apôtres. Le culte, affranchi de tout intellectualisme, devra devenir de plus en plus l’affaire de toute la communauté, et être complété par des fêtes religieuses populaires en même temps que par des actes de dévotion domestiques. La constitution, enfin, doit tenir pleinement compte de la conscience individuelle, mais en même temps sauvegarder l’autonomie de la vie ecclésiastique et la mettre à l’abri de toutes les influences extérieures, de nature politique, qui chercheraient à s’exercer sur elle.

Traduit par L. F.